

DES EGARDS DANS LES MOËURS LITTÉRAIRES.

Tout homme qui tient une plume semble se reconnaître une certaine supériorité, puisqu'il s'accorde à lui-même le droit d'instruire ses semblables. Mais, s'étant donné ce droit, il ne faut pas qu'il néglige le chapitre corrélatif des devoirs. Nos productions portent l'empreinte de notre personnalité, et lorsque nous parlons au public par nos ouvrages, nous exposons à ses yeux notre individu, avec nos qualités et nos défauts. Derrière toute ligne imprimée se dresse la silhouette accusée de l'auteur, profil antique ou caricature vulgaire ; nul ne saurait se dérober à cette loi si bien définie que *le style c'est l'homme*, et celui qui cherche à se déguiser ne peut y réussir : il se peint mieux encore, et se peint hypocrite.

Lors donc qu'un auteur voudra que l'on fasse quelque estime de sa personne, il devra avoir pour premier souci celui de sa propre dignité ; n'oubliant jamais ni le respect de lui-même, ni le respect d'autrui, qui sont solidaires. Si vous jetez à ce miroir, qu'on appelle le monde, un regard assombri par des passions malsaines, ce même regard se réfléchira vers vous, injurieux et méprisant : si vous lancez la boue, elle rejaillira sur votre front.

Ces principes, qui devraient être inscrits à la première page du code de l'écrivain, sont trop souvent méconnus. Nous voyons journellement, à propos des questions les plus oiseuses, des avalanches d'injures s'échapper de la main des plumitifs. S'agit-il de déchiffrer une inscription romaine, de reconnaître l'emplacement d'un monument jadis célèbre, les opinions diverses se font jour, s'entrechoquent : à la moindre contradiction les colères s'allument, et voilà de fort honnêtes gens, doués des mêmes aptitudes pour les choses de l'esprit, faits pour se comprendre et s'apprécier mutuellement, qui se déchirent au nom de la science. La Presse provinciale nous donne trop souvent le spectacle de ces brutalités banales : que, ndas